

sorte que quand il avait à passer un temps trop court pour commencer une lecture longue, il avait recours à ses dictionnaires ; — n'eût-il que deux minutes, c'était assez pour lire un article, et il faisait une corne à la page.

Aussi, je lui ai entendu dire : J'ai appris entièrement la géographie dans le temps qui s'est passé de cette façon ; mon domestique venait m'annoncer une visite, il retournait dire que j'étais visible, et amenait le visiteur jusqu'à mon cabinet ; c'est pendant ces minutes-là seulement que j'ai appris la géographie.

J'ai lu le Dictionnaire de Trévoux, sept volumes grand in-folio, et le Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare, cinq volumes grand in-4o, pendant que ce même domestique cherchait ma canne et mon chapeau, et me donnait un coup de brosse, au moment où j'allais sortir. — J'ai lu tous les lyriques latins au bain, et les lyriques grecs pendant mes courses en voiture. — J'ai appris l'espagnol pendant que je faisais queue au théâtre, pour lequel je suis passionné, et pendant les entr'actes, et tout cela en employant mes quarts d'heure et mes cinq minutes, ce billon du temps et de la vie qui est perdu pour presque tout le monde, et dont j'ai fait une fortune, comme celles que les journaux racontent quelquefois qu'on trouve dans la paillasson d'un aveugle mendiant : fortune de liards et de centimes.

—:o:—

## L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

« Quelque temps avant la révolution de 1793, la maison de maître Capron, vieux célibataire retiré du commerce de la pharmacie depuis quarante ans, était, comme il aimait à le dire avec une sorte d'orgueil, la maison la mieux tenue de tout Cambrai.

« C'est que la maison de monsieur Capron se trouvait régie par le type le plus parfait des gouvernantes, par la vieille Marianne Chimot.

« Presque aussi vieille que son maître septuagénaire, la digne fille n'en conservait pas moins cette verdure active et ce besoin de nettoyage perpétuel innés, je crois, chez les Flamands. Il fallait la voir, dès le point du jour, les bras nus jusqu'aux coudes, un balai dans une main et un seau d'eau dans l'autre, laver à grandes ondées les appartements dallés en carreaux de terre cuite, et leur rendre leur éclat rouge et primitif. Par cette opération, Marianne Chimot apportait, il faut en faire l'aveu, beaucoup d'humidité dans la maison, mais en revanche elle obligeait les visiteurs à s'essuyer trois ou quatre fois les pieds sur les paillassons étalés au seuil de chaque pièce, et s'ils omettaient ces préliminaires importants, elle se trouvait en droit de leur dire, avec plus ou moins de politesse, suivant leur condition plus ou moins élevée : Essuyez vos pieds, s'il vous plaît.

« Après les dalles de terre cuite

venaient les meubles, que l'infatigable Marianne nettoyait, frottait, cirait, caressait et rendait luisants à donner envie de s'y mirer. Puis une fois les rideaux des fenêtres secoués et remis dans leurs plis, une fois les poêles allumés, une fois les tapis replacés, une fois tout en ordre, Marianne croisait les bras, et jetait autour d'elle un regard à la fois inquisiteur et satisfait. Après s'être bien convaincu que rien n'apportait de désharmonie à l'ordre scrupuleux de la maison, elle se complaisait quelque temps dans son œuvre, et puis elle s'arrachait à une si douce contemplation, et montait dans sa petite mansarde pour y faire sa toilette à elle-même.

« Un quart d'heure après, Marianne descendait vêtue d'une jupe éblouissante de fraîcheur et de propreté ; un bonnet de fine baptiste, plissé à petits plis, couvrait ses cheveux soigneusement poudrés, et elle se mettait incontinent à préparer le chocolat qui formait chaque matin le déjeuner de monsieur Capron.

« Neuf heures sonnaient d'ordinaire lorsque Marianne, la tasse de chocolat à la main, entrait dans la chambre à coucher de son maître.

« Bonjour, monsieur Capron, avez-vous bien passé la nuit ? » disait-elle de ce ton joyeux d'une personne satisfaite d'elle-même et de la besogne qu'elle a déjà terminée depuis son lever.

« A ces mots, l'ex-apothicaire sortait du fond de l'oreiller où était ensevelie une grosse figure de bonne humeur.

« J'ai bien dormi, Marianne, fort bien dormi. »

« Et ses narines se dilataient aux parfums exquis du chocolat, et ses mains, agitées par une douce émotion, s'étendirent en tremblant vers l'énorme tasse que leur présentait Marianne Chimot.

« Pendant que le vieillard se livrait aux délices, aux béatifications de son déjeuner, Marianne Chimot ouvrait les volets des fenêtres, éteignait les lampes de nuit, ranimait le feu dans la cheminée, et déposait près du lit de son maître une robe de chambre ourlée et des pantoufles de velours cramoisi qu'elle avait brodées en or. Après avoir vidé sa tasse, et lorsque Marianne, debout près du lit, l'avait reprise de ses mains, monsieur Capron reposait doucement sa tête sur les triples oreillers du chevet, et, poussant un gros soupir, non comme un homme qui se plaint, mais comme un homme qui respire largement après avoir mangé un peu vite :

« Quelle nouvelle dans le voisinage, Marianne ? » disait-il.

« Marianne, alors, tout en rangeant et tout en essayant dans la chambre, racontait tout les canécans du quartier, dont s'amusait beaucoup l'apothicaire. Ces bavardages se prolongeaient jus-

ques à dix heures : au moment où la pendule de Boule tintait les dix coups avec son timbre clair, Marianne ne manquait jamais de s'écrier :

« Ah ! mon doux Jésus ! dix heures ! Et mon marché ! Vite, monsieur Capron, dépêchons-nous de vous habiller, car je ne trouverai ni beurre ni légumes, et le poisson de mer sera remonté. »

« Alors le vieil apothicaire soupirait encore de nouveau, mais cette fois c'était de résignation, et comme pour protester contre la tyrannie de Marianne, qui l'obligeait si cruellement de se lever. Il ne s'en laissait pas moins passer les manches de sa robe de chambre, et enfonce ses pieds dans les molles et chaudes pantoufles dont nous avons parlé tout à l'heure. Cela terminé, et comme s'il eût éprouvé bien de la fatigue, il se laissait aller dans un immense fauteuil à oreillettes, que Marianne avait charrié près de la cheminée. Après s'être bien assurée que rien ne pouvait manquer à son maître durant la courte absence qu'elle allait faire, Marianne prenait son mantelet et partait.

« Jusqu'à présent nous n'avons vu la gouvernante de monsieur Capron que personnage secondaire ; voici qu'elle vient sur le premier plan, et qu'elle se pose dans tout son éclat et dans toute son importance. Regardez-la sortir du logis, regardez-la un panier d'osier au bras gauche et un parapluie dans la main droite. Savez-vous où elle se rend ainsi avec une démarche si fière et tant de conscience de sa propre valeur ? C'est au marché aux légumes, au marché, où chaque marchande connaît le nom de mademoiselle Marianne, et l'appelle par son nom pour lui offrir des primeurs, car il n'existe plus dans tout Cambrai personne qui sache, comme elle, apprécier et payer au besoin de beaux légumes ou des fruits d'acabit supérieur. Elle parcourt la longue avenue des faubourgrières alignées sur un double rang qui couvre presque toute la grande place, sourit à chacune, et s'arrête dès qu'elle aperçoit dans leur panier quelque chose qui lui convient.

« Alors commence une lutte entre la marchande et l'acheteuse, lutte qui ressemble à celle qui s'établit entre deux joueurs d'écarté, ou bien entre deux maîtres d'escrime. La marchande propose un prix sur lequel l'acheteuse *mésotte* ; l'une fait valoir ses denrées, l'autre les déprécie, et pour un sou, pour moins quelquefois, s'élève une discussion où chacune des antagonistes déploie plus de ruses qu'il n'en faudrait à deux diplomates pour conclure un traité. Enfin l'on se fait des concessions mutuelles, l'on s'accorde et mademoiselle Marianne emporte en triomphe des légumes, objet de tant de débats.